



AGATHE CHAVE

**LES OLIVIERS** sont des arbres qui résistent extrêmement bien à la sécheresse, et les changements climatiques ne devraient pas influencer sur leur survie. Néanmoins, la baisse de précipitations attendue dans le Sud de l'Espagne devrait réduire la production d'olives de 22% a minima d'ici les 60 prochaines années, avec des conséquences importantes sur la population locale. En effet, les oliviers font partie intégrante du paysage du Sud de l'Espagne, et en particulier de l'Andalousie, qui, à elle seule, représente 19% de la production mondiale d'olives. De nombreux villages de la région sont ainsi organisés autour de ces arbres. Des solutions alternatives sont déjà envisagées, et en particulier le remplacement des oliviers par des panneaux photovoltaïques. Le niveau de certitude de ce scénario est extrêmement élevé.





Je déambule dans les ruelles écrasées de poussière.  
La lumière brûle en se déposant sur les visages et sur les pierres.  
Je suis arrivée ce matin dans le village d'El Pinos et je ne sais toujours pas ce que je suis venue y chercher.  
Mes grands-parents n'ont jamais habité ici.  
Ils n'ont même jamais habité dans ce pays.

J'ai demandé dans mon espagnol balbutiant s'il y avait des Rico, des Lopez ou des Lucas dans la région.  
De ce que j'ai pu comprendre, une grande partie du village porte l'un de ces trois noms.  
Comme ma mère, ma grand-mère, mon grand-père.

À l'ombre d'une maison penchée, une vieille dame à la peau fripée est en train de m'épier.  
Les habitants ne me font pas confiance ; depuis mon arrivée, ils n'ont pas cessé de me suivre, me scruter, m'étudier.  
Lorsqu'ils m'ont parlé, leurs voix étaient sèches, austères, comme la terre qui les entoure et ne les nourrit plus.  
Jamais je n'ai aussi bien compris ce que signifiait le mot d'« inconnu ».

J'écris sur la minuscule table ronde d'un café, dans un carnet aux pages lignées.  
J'ignore ce que je vais, ce que je veux, écrire.  
Jusqu'à ce matin, je n'avais pas prévu d'écrire.  
Je n'avais pas écrit depuis longtemps, trois, quatre, peut-être même cinq ans.  
Depuis mes grands-parents.  
Le désir m'est venu subitement, alors que je descendais les marches d'un escalier biscornu.  
Il y avait la lumière crue, les pierres claires, les pins au loin, les collines.  
Et puis ce serrement qui refuse de partir dans ma poitrine.  
L'instant d'après, il y avait les mots.  
Simples, familiers, nouveaux.  
Ils ont jailli sans prévenir, et depuis, ils ne sont plus partis.



La vieille dame me regarde toujours.  
Contrairement à d'autres, son regard n'est pas insistant, ou lourd.  
Elle a l'air plutôt curieuse, intriguée.  
Elle a étendu son linge, est remontée plusieurs fois dans sa maison,  
mais, à chaque fois, ses yeux m'ont retrouvée.  
Peut-être est-ce moi qui imagine des choses, mais j'ai l'impression  
qu'elle ressemble à Mamy.  
Tout à l'heure, j'irai lui parler.  
Si elle est encore là, si elle n'a pas bougé.

J'aurais pu savoir parler espagnol couramment.  
Si mes grands-parents avaient parlé espagnol à leurs enfants.  
Ou à moi, qu'ils ont quasiment élevée.  
Ils m'appelaient *nina* la plupart du temps, *tontucia* quand je faisais des  
bêtises, et d'autres noms que je ne saurais épeler.  
Mamy me chantait des berceuses en espagnol, que j'ai oubliées.  
Et c'était tout.  
C'était tout.  
Ils n'ont jamais parlé espagnol qu'entre eux, pour s'insulter ou dire  
des choses qu'ils ne voulaient pas qu'on comprenne.

Je me suis toujours demandé s'ils avaient honte de leur espagnol.  
De cette langue familiale, orale, qu'ils n'avaient jamais apprise à  
l'école.  
Qu'ils n'avaient toujours que parlée et qu'ils écrivaient péniblement.  
Ils étaient nés et avaient grandi en Algérie, à Sidi Bel Abbès et à  
Oran.  
Et en cours, ils n'avaient étudié que le français.  
Avec quelques bribes d'anglais.  
Ils venaient tous les deux de familles de pieds noirs espagnols, qui  
avaient fui le sud de l'Espagne, la famine et la pauvreté.  
Mais eux-mêmes n'avaient jamais vécu en Espagne ; ils n'y étaient  
jamais allés qu'en voyage.  
En pèlerinage.  
Comme moi maintenant.

Pendant des années, ils m'ont proposé tous les étés de m'emmener  
dans la province d'Alicante, et en Andalousie.  
Là d'où leurs parents venaient, avant l'Algérie.



Tous ces étés je leur ai répondu que j'étais occupée, que j'avais mieux à faire.

À la place, je suis partie en Corse et en Grèce, en Italie et en Angleterre.

Et puis un jour, ils ont arrêté de me demander.

Ils étaient déjà vieux.

Papi avait beaucoup de mal à se déplacer, même pour quelques mètres ; Mamy était à peine mieux.

Je n'étais jamais allée dans le Sud de l'Espagne avant ce voyage, mais ils m'avaient raconté.

El Pinos, le village aux pins, aux vignes et aux oliviers.

Et Elce, connue pour sa palmeraie.

Plus au sud, la ville d'Almeria.

Et à côté le village où il y avait les cannes à sucre, La Canada.

Ils m'avaient montré des photos, aussi.

Papy au milieu des vignes, en honneur d'un de ses ancêtres qui y avait dédié sa vie.

Mamy achetant un foulard dans un petit marché.

Eux, encore jeunes, souriant devant la plaque d'une rue portant leur nom.

Et tant d'autres encore, dont je ne me souviens plus avec précision.

Quand je suis arrivée à El Pinos, j'ai d'abord cru m'être trompée.

Je m'étais endormie pendant le trajet.

Et, en me réveillant, je n'ai rien reconnu.

Les maisons étaient claires, comme dans le souvenir des images de mes grands-parents, le paysage vallonné ; la ressemblance s'arrêtait là.

La couleur dominante n'est plus un vert sombre et riche, promesse de fruits, d'abondance et d'éclat.

C'est désormais un bleu sombre reflétant le ciel vide, un gris brûlé par le soleil, un brun si aride qu'il en est presque devenu blanc.

Un village englouti sous les panneaux photovoltaïques, où chaque rare branche d'arbre tendue vers le ciel semble lancer un appel à l'aide, lancinant.

Un village fantôme.

Opalin.



J'ai réglé la limonade que j'avais prise au café, rangé mes affaires ; la vieille dame m'observait toujours, de loin.

Je l'ai regardée à mon tour, et elle m'a fait signe de venir.

J'ai esquissé un sourire.

Je me suis levée, suis allée la voir.

Elle ne parle pas anglais ou français ; je ne parle pas espagnol, mais j'ai compris ce qu'elle me demandait.

Elle me demandait ce que j'étais venue chercher dans ce village déserté.

Dénaturé.

Ce village que plus aucun touriste ne fréquentait.

Même si mon espagnol avait été courant, je n'aurais pas trouvé les mots.

J'ignore toujours ce que je fais ici.

Dans ce village, ce pays.

Là.

Comment expliquer ce vague sentiment, ce regret, ce remords qui n'en est pas ?

Espérais-je faire renaître mes grands-parents dans ces ruelles ?

Mon enfance qui s'estompe, disparaît ?

La vieille dame me pose une autre question, que je devine à son ton : et qu'as-tu trouvé ?

Expressions et gesticulations désordonnées.

Je n'ai pas trouvé ce que j'étais venue chercher.

Je crois qu'elle me comprend.

Elle hoche la tête, entrouvre la porte de chez elle.

Je rentre, et mes yeux ont du mal à s'habituer à la luminosité plus faible.

La pièce est exiguë, mais propre, confortable.

On pourrait s'imaginer vivre ici, s'affairer entre ses murs jaunes, travailler à cette table.

Elle me montre une chaise en bois, me fait signe de m'asseoir.

Des photos sont accrochées au mur, dans des cadres dorés.

Je reconnais son visage dans certaines d'entre elles, plus jeune, plus souriant, moins ridé.

Elle était plutôt jolie, des grands yeux noisette, des lèvres fines.



Il y a des photos d'oliviers aussi, majestueux sur leurs collines.  
Et de personnes ramassant les olives, une à une, à la main.  
Malgré le papier de mauvaise qualité, les couleurs ayant perdu leur éclat, une forme de tendresse, de délicatesse, transparaît dans ces images.

Tendresse du geste, dans l'angle des poignets des cueilleurs d'olives, dans les sillons de leur visage, tendresse du photographe, dans l'exposition, le cadrage.

La vieille dame me dit qu'elle s'appelle Maria.

Je lui donne mon nom, Magdalena.

Elle commence à parler ; j'écoute.

Elle articule plus que nécessaire, ponctue son récit de signes, parle lentement.

Je ne comprends pas tout mais je comprends que sa famille travaillait dans les oliviers, avant.

Dans le respect des traditions.

Sans pesticides, sans machines automatisées, sans irrigation.

Jusqu'au jour où les oliviers n'ont plus produit assez d'olives.

Jusqu'au jour où ils ont coupé les arbres et les ont remplacés par des panneaux solaires.

Luisants, froids, rectangulaires.

Sa famille a été parmi les premières à arrêter.

Tronçonner.

Décapiter.

Ceux qui irriguaient leurs champs, les aspergeaient de produits chimiques, eux ont subsisté un peu plus longtemps, pendant quelques décennies.

Avant d'abdiquer eux aussi.

Les uns après les autres, inéluctablement.

Et aujourd'hui, l'on a du mal à imaginer que les collines, sous leur épaisse et anguleuse carapace, aient un jour pu être des champs.

Elle s'arrête de parler, me regarde, et je comprends que c'est à mon tour de parler, de partager quelque chose avec elle.

Je sors mon téléphone, montre des photos de mes grands-parents.

Je dessine un arbre généalogique approximatif sur une feuille qu'elle me tend.



À côté de mes arrière-grands-parents, j'écris « El Pinos », et elle sourit.  
Je lui dis que c'est ma première fois ici.  
Malgré les mots qui peinent à venir, j'ai l'impression d'être comprise.

Elle me dit de revenir plus tard, pour manger, et j'accepte, la remerciant.

Je sors ; le village est plus sombre désormais, moins étouffant.  
Si je ferme les yeux, je pourrais presque imaginer des arbres me regarder au loin, des feuilles bruissier dans le vent.  
Je pourrais presque m'imaginer visiter ce village aux côtés de mes grands-parents.

Presque.

Presque.

Presque.

Parce que lorsque je rouvre les yeux, tout s'évanouit.

Tout s'évanouit.

Papy, Mamy, vous me manquez.

Cela fait des années que vous me manquez.

Tous ces voyages que nous aurions pu faire ensemble me manquent.

Et ce village de pins et d'oliviers que j'aurais pu voir à vos côtés.

Lui aussi me manque, parce que je ne le verrai jamais.

Après mon repas avec Maria, je partirai.

Après mon repas avec Maria, je rentrerai.

Je retrouverai mon travail monotone, mon appartement minuscule, la solitude, la vie que j'ai laissée en morceaux.

Qu'espérais-je en venant ici ?

Recoller certains morceaux dérivant depuis des années, renouer avec mon passé ?

Serais-je venue si j'avais su que j'y trouverais un monde encore plus brisé et craquelé que le mien ?

Serais-je venue si j'avais su que j'y trouverais un monde encore plus brisé ?

Serais-je venue si j'avais su ?

Serais-je venue ?



# ÉPITAPHE POUR LES OLIVIERS

## AGATHE CHAVE

Agathe Chave est ingénieure de l'École polytechnique, actuellement ingénieur-élève du Corps des Ponts, des Eaux et des Forêts. Elle effectue sa quatrième et dernière année de l'École polytechnique à l'ENS en biologie. Outre son intérêt pour la biologie évolutive, et tout particulièrement les communautés de bactéries, elle a toujours été très attirée par l'écriture et suit un master d'écriture créative à l'université de Cambridge.

